C'etait enne pouere fanne = C'était une pauvre femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **17 (1989)**

Heft 66

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-242269

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

C'ETAIT ENNE POUERE FANNE



Dains not'v'laidge, oh è y è dje bïn des annaies, é y aivait ïn djuene ménaidge. Lu, c'était ïn hanne de tchie nôs, bouebe de paiyisain qu'aivait les pies ch'lai tierre, lai téte ch'les épâles. El aivait enne belle piaice aivô brâment d'ovraidge, el était bïn paiyie. Magrè çoli, el était demoraie sympie, c'était ïn bon coyat aivô lequel an poyait djasaie.

Lie, c'était âtre tchôse. Niun n'é djmais saivu c'ment c' t'hanne aivait fait po rémessaie dïnche ïn oûejé. Tiaind elle allaie à v'laidge, elle aivait aidé bon djet. Elle était touedje vétie en lai môde, des haîyons que fesïnt enviétaince és djuenes baichattes. Dains son ménaidge, c'était enne âtre aiffaire, c'était enne sacrée pidie. Tot trïnaie, ran n'était rédut, les yéts n'étïns djamais faits. Dains lai tieûjainne, enne baque n'y airait pe retrovaie ses létans tot était sen-dô-t'chus. Bïn s'vent tiaind l'hanne rentraie po les r'pés, à n'y aivait ran ch'lai tâle, que çoli feuche è médi ou bïn le soi.

Lu qu'était ïn bon diaile ne diait djmais ran, è suppotchaie c'te misére sains gremoinnaie. In côp, è raipotchaie quéques mairtchaindies. E y aivait à long de ci commerce, ïn paiquet de spaghettis. Els étïns emballaie dains ïn bé bieu paipie, mains els aivïnt à moins ïn demé métre de londgeou. In djoé l'hanne demaindé de tieure ces paîtes po le dénaie. Elle était és cent côps, elle ne saivait pe c'ment s'y pare. Lai voili que bote ïn mainté èt peus que paît à maigaisïn aivô ci paiquet.

"I ne serôs tieure ces machins, ès sont bïn tra longs, mai tiaisse n'â pe prou grante po y botaie ces sacrées brecôles, è vos fât m'en bèyie des âtres" dié-t-elle en lai vendouse.

"Mains Daime, répondjé c'té-ci, çât bïn sïmpye, è vos les fât cassaies, aipré, vôs les poraie tieure bïn soie".

Not'dobe s'en allée en l'hôtâ, elle ne s'ât djmais bragaie de c'te mévue.

P. Gaston

C'ETAIT UNE PAUVRE FEMME

Dans notre village, oh ! il y a déjà quelques années, il y avait un jeune ménage. Lui était un homme de chez nous, fils de paysan qui avait les pieds sur terre et la tête sur les épaules. Il avait un bel emploi avec beaucoup de travail; il était bien payé. Malgré cela, il était resté simple, c'était un bon gars avec lequel on pouvait discuter.

Elle, c'était autre chose. Personne n'a jamais su comment cet homme avait fait pour ramasser un pareil oiseau. Quand elle allait au village, elle avait toujours bonne façon. Elle était toujours habillée à la mode, des habits qui faisaient envie même aux jeunes filles.Dans son ménage, c'était une autre affaire, c'était une vraie pitié. Tout traînait, rien n'était réduit, les lits n'étaient jamais faits. Dans la cuisine, une truie n'y aurait pas retrouvé ses petits, tout était sens-dessus-dessous. Bien souvent, quand l'homme rentrait pour les repas, il n'y avait rien sur la table, que ce fut à midi ou le soir.

Lui qui était un bon diable ne disait jamais rien, il supportait cette misère sans rouspéter. Un coup, il rapporta quelques marchandises. Parmi ces provisions, il y avait un paquet de spaghettis. Ils étaient emballés dans un beau papier bleu, mais ils mesuraient au moins un demi mètre de longueur. Un jour, l'homme demanda qu'on cuise ces pâtes pour le repas de midi. Elle était aux cent coups, elle ne savait comment s'y prendre. La voilà qui met un manteau et part au magasin avec ce paquet.

"Je ne peux pas cuire ces trucs, ils sont bien trop longs, ma casserole n'est pas assez grande pour les mettre dedans, il vous faut m'en donner d'autres", dit-elle à la vendeuse.

"Mais Madame, répondit celle-ci, c'est bien simple, il vous faut les casser, après, vous pourrez les cuire facilement".

Notre folle s'en retourna à la maison, elle ne s'est jamais vantée de cette bévue.

